



## Montréal, Québec, Canada

### Festival International de Jazz de Montréal, 28 juin-8 juillet 2017

Tout fut parfait au Festival de jazz de Montréal cet été, lequel, comme d'habitude, prouva une fois de plus qu'il est un modèle, c'est à dire la façon dont un festival de jazz devrait travailler. Les rouages de l'organisation sont bien huilés, se déroulant en divers points de la ville –tout autour de cette Place des Arts, vibrante de culture– interdite à la circulation et équipées en podiums de plein air pour nourrir les oreilles affamées du public qui afflue dans cet espace. Cette année, on pouvait aussi participer à la cuisine mutante, semi-indigène du «pulled pork poutine», tout en dansant dans les rues.

Avec sa programmation sage (ce qui veut dire le plus possible de programmes conséquents en salle), le festival n'est rien moins qu'un merveilleux et fiable miroir de la scène du jazz du moment. Le Festival de Montréal, même s'il désire être dans la niche «avant-garde», fait sagement appel aux vieux chouchous et aux nouvelles coqueluches, ainsi qu'aux nouveaux courants dans le spectre des styles et des énergies du jazz de cette saison particulière; et cette année ne fit pas exception.



Parmi les groupes les plus pointus que j'ai rencontrés dans ces quatre jours, dès l'ouverture forte et typique au week-end de ce festival de dix jours, fut le nouveau All-Star Project Hudson (Jack DeJohnette, John Scofield, Larry

Grenadier et John Medeski), et l'étoile qui arrive à maturité, le trompettiste et leader Ambrose Akinmusire avec son quartet, ainsi qu'un brillant duo du guitariste Bill Frisell avec son nouveau compagnon d'armes, le bassiste Thomas Morgan.

Cependant, d'une certaine manière, un puissant air d'aigre-doux millénaire planait sur les trois premiers soirs du festival, du moins pour ceux d'entre nous qui pensent que le trio, unique en son genre, The Bad Plus, est l'une des aventures jazz les plus fascinantes de ce millénaire. The Bad Plus, une variation malléable et mobile du vénérable contexte trio piano, perd son pianiste, Ethan Iverson, qui sera remplacé par Orrin Evans à la fin de l'année.

Ce changement majeur imposait une certaine mélancolie au rendez-vous «Invitation» pour les adieux à Montréal des trois concerts, tous nettement différents, dans l'église réformée, The Gesù (où se joue l'essentiel de la musique d'avant-garde). Un concert d'ouverture avec simplement le trio nous rappelait la proposition créative du groupe démocratique et cependant subversif en tant qu'unité: le pianiste Iverson qui n'est jamais dans l'exagération ou le théâtral bon marché, saupoudrait sa prestation d'ironie et d'invention, ayant formé un pacte avec le bassiste Reid Anderson (probablement aussi le meilleur compositeur des trois) et le batteur David King, créant une musique souple, émouvante, iconoclaste et qui se définit comme Hip: une musique vraie jusque dans ses termes artistiques. La liste des morceaux comprenait Anderson's «Dirty Blonde» (le seul air qui fut répété dans la suite, le «répertoire à répétition», un syndrome dont beaucoup d'autres artistes ont été coupables), la version fraîche et éclairante par le trio de «Time After Time» (la chanson de Cyndi Lauper) et la sorte de vignette d'Iverson «Do Your Sums/Die like a Dog/Play for Home» et King's Rough 'n' Rangy «Wolf Out».

Mais comme il l'a montré à Montréal en 2017 aussi bien que dans une invitation précédente à une résidence ici, le trio peut facilement s'adapter à des situations où il se transforme en orchestre de «soutien» pour les solistes invités; dans ce cas l'agile saxophoniste alto, influencé par Bird, Rudresh Mahanthapa et le guitariste Kurt Rosenwinkel. Avec Mahanthapa, le groupe prit pour un soir des morceaux de grands saxophonistes alto, principalement Charlie Parker et Ornette Coleman, avec le spirituel «Subconscious-Lee» de Lee Konitz dans le mélange. Pour le troisième soir ils se sont appuyés sur le monde du guitariste Kurt Rosenwinkel, avec des airs de facture plus contemporaine qui allaient bien à la fluide virtuosité et à la voix musicale au penchant sérieux du guitariste.

À la Maison Symphonique de Montréal (qui abrite le Montreal Symphony), à l'architecture encore relativement nouvelle, avec son hall de concert à l'acoustique impressionnante, le vétéran Charles Lloyd, qui vieillit en beauté, a ouvert son set en présentant ses respects révérencieux à la pianiste Geri Allen, récemment décédée, et qui avait joué dans l'orchestre de Lloyd pendant quelques années. Lloyd était là avec son New Quartet: Gerald Clayton remplaçant Jason Moran au piano, avec la force robuste du bassiste Reuben Rogers dans la section rythmique, et l'imposant batteur Eric Harland qui maintient les fondations pour les pérégrinations variées de Lloyd.

Mais la véritable excitation et le cœur de ce deuxième acte vinrent plus tard, avec Hudson (ainsi nommé parce que tous les musiciens vivent dans l'idyllique Hudson Valley, au dessus du remue-ménage de New York). Comme on l'a entendu dans leur premier album et spécialement en direct, ces quatre-là s'entendent à merveille, amenant une atmosphère organique post-Miles au déroulement des événements (DeJohnette et Scofield appartiennent tous deux au club des anciens de Miles). Avec un matériau incluant des chansons de Jimi Hendrix –heureusement des morceaux moins courus comme «Wait Until Tomorrow» et «Castles Made of Sand»– le savoureux et nouvel original de Scofield «El Swing», «Woodstock» et «Dirty Ground» à la métrique bizarre de Bruce Hornsby (avec DeJohnette chantant, modestement mais sincèrement), Hudson fit vraiment une grande impression, offrant des souhaits pour la vie à venir dans le sol instable des groupes de jazz composé de leaders actifs à part entière.

Comme à l'habitude différentes factions du jazz étaient représentées à Montréal. Le Tip City Trio sans batteur de Christian McBride s'est aventuré en douceur sur le terrain Jazz and Pop, et le facteur jazz-rencontre-le-groove fut traité joliment par le Robert Glasper Experiment et les intrigantes idées de Donny McCaslin sur le sujet d'une esthétique du jazz injecté de rock. McCaslin a gagné récemment un légitime profil très médiatisé, grâce à son rôle dans le brillant album chant du cygne de David Bowie, «Black Star», et le set de McCaslin atteignit un haut point à minuit avec la version sur les nerfs et cathartique du vieux classique de Bowie «Look Back in Anger». La nuit suivante au Gesù, l'excellent et polyvalent batteur du McCaslin Band, Mark Giluiana (également important sur Black Star), vint avec son propre quartet faire preuve d'un parfait talent pour slalomer entre les valeurs du jazz traditionnel et les énergies contemporaines.

Rosenwinkel lui-même était en bonne place avec son nouveau projet aux fortes saveurs brésiliennes, «Caipi», au sous-sol du bâtiment central du festival, l'Astral Night Club. Tout à fait en contraste la Maison Symphonique offrait son ambiance épique à des artistes singuliers développant de grandes idées –la star montante de la gauche-du-jazz, Colin Stetson, pour son captivant solo Saxophonique (incluant la gymnastique du souffle circulaire sur des «sonics» au saxophone basse), et le solo aventureux du jeune claviériste et chanteur débordant d'énergie, Tigran Hamasyan, globalement satisfaisant, mais parfois noyé dans les trucs et les machins.

Tandis que les pianistes passent, la grande nouveauté à Montréal cette année a été Iverson et la reconnaissance de The Bad Plus; le «nouvel espoir» du vieillissement du jazz (depuis 17 ans sans changement de personnel). Sans aucun doute Iverson continuera à travailler de sa façon unique –comme il l'a fait avec le groupe de Billy Hart et ailleurs– avec peut-être un travail en solo à venir? Sans aucun doute Les Bad Plus continueront à travailler pour le bien d'un nouveau jazz provocateur (ou deviendrons plus mauvais, dans l'une ou l'autre des définitions). Mais pour l'instant, nous savourons la chance de vivre les derniers jours de ce grand orchestre en transition, et le Gesù de Montréal a été un temple contemplatif parfait pour les trois nuits musicales les plus inspirées de cet été.

**Josef Woodard**  
**Traduction-Adaptation Serge Baudot**

© Jazz Hot n° 681, automne 2017